

Hauterives, le 26 mai 2015

Cher Claude Vigée,

- 48 -

je ne pourrai, pour des raisons de santé, participer à ce beau colloque de juin qui vous est consacré, et je le regrette infiniment. C'est toutefois pour moi l'occasion de vous dire enfin quelle place votre œuvre revêt dans ma géographie intime. Pour cela, il me faut faire un petit retour en arrière.

Nous sommes à l'automne 2006, et je connais depuis longtemps déjà votre œuvre juste, exigeante, stimulante et souvent jubilatoire. Vos textes ont accompagné mes années d'études, et m'ont permis, souvent, d'ouvrir de nouvelles fenêtres sur l'œuvre poétique de Nelly Sachs, à laquelle j'ai consacré ma thèse. Vos judans ont guidé mes premiers pas dans l'univers spirituel du judaïsme, ils m'ont ouvert un monde où les mots prennent corps, où chaque lettre joue sa note singulière dans la polyphonie interprétative du Livre, où l'humour et l'espièglerie ont bien souvent le dernier mot pour inventer des chemins inédits dans le voyage infini du sens.

Et pourtant, je crois pouvoir dire que je n'avais jusqu'alors qu'une approche essentiellement intellectuelle de votre œuvre. Jusqu'à cet automne 2006 où je traversai un deuil parmi les plus terribles et injustes, celui d'un enfant. Au lendemain de ce choc qui n'a pas de nom, je trouve dans ma boîte aux lettres – par l'une de ces synchronicités de la vie qui font que l'on se sent parfois obscurément accompagné... – un exemplaire des *Portes éclairées de la nuit*, assorti d'une dédicace de votre main, qui résonne profondément en moi : « Pour Blandine Chapuis, ces paroles de vie aux frontières de l'ombre, avec ma fidèle amitié. »

Avec le recul, cher Claude Vigée, je crois pouvoir dire que ce jour-là, par votre voix, s'est présenté littéralement devant moi le défi fondamental qui s'exprime par la voix de Moïse dans le *Deutéronome* : « La vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, je les dispose devant toi : mais tu choisiras la vie, afin que tu vives, toi et ta semence. » S'il est dit que chaque génération, à travers chaque existence singulière, doit refaire, encore et encore, ce choix difficile de la vie, alors je peux dire que l'heure du choix, pour moi, s'est présentée au travers de vos mots, à ce moment précis. Je me suis plongée entièrement, corps, tête et âme, dans la lecture des *Portes éclairées*, avec la conscience aiguë qu'il y avait là une voix qui s'adressait à moi, au fond de mes ténèbres d'alors. Puis j'ai lu, relu, des mois durant, votre œuvre sous toutes ses facettes : poésies, entretiens, essais...

Je crois que c'est très précisément à cet instant que j'ai commencé à approcher votre œuvre, plus seulement avec la tête, mais aussi et surtout avec le cœur et avec ce que Thérèse d'Avila aurait désigné comme « la fine pointe de l'âme », et ce que vous nommez si justement « le noyau pulsant originel ». Au cœur du désastre, votre voix – car oui, cher Claude Vigée, c'est une voix singulière, un véritable appel à l'être qui s'exprime par, à travers, au-delà de l'écrit de vos mots – votre voix, donc, a su s'adresser à cette infime parcelle qui, dans le secret, demeurerait encore intacte en moi, non brisée par le chagrin. A mon insu et dans le secret, mais dans une complicité muette avec la lumière, car, comme vous aimez à le rappeler, – lumière et secret, *or* et *raz* ont même valeur numérique en hébreu...

Ces « portes éclairées » qui s'ouvraient devant moi n'étaient pas éclairées « dans la nuit », ce qui eût été une bien piètre consolation, une pure figure oxymorique, non : elles étaient éclairées « de la nuit », portant en elle leur propre lumière, nous invitant à rejoindre le lieu le plus secret, le plus intime, le lieu où se consume un buisson ardent que rien ne peut anéantir : lieu où le silence se fait parole, où les ténèbres se font lumière, lieu tout à la fois originel et ultime de l'être.

Instant après instant, mot après mot, j'ai véritablement réussi à me rebâtir à l'écoute de votre parole, et c'est là je crois que j'ai commencé à saisir ce qui constituait à mes yeux le cœur profond de votre poétique – ou tout au moins, et plus modestement, la porte singulière qu'il me revenait d'emprunter pour pénétrer en elle. L'image la plus exacte qui me vient pour tenter de la visualiser, c'est ce verset de la Genèse (VI, 16) : *Tsohar taaséb laTévah*, « Tu feras une fenêtre à l'Arche. » Commentant ce verset de la Genèse (VI, 16), Rabbi Na'hman opère une distinction entre deux types de langue et de parole. La fenêtre de l'Arche, en effet, n'est point simple fenêtre (*halôn*), donnant sur l'extérieur et laissant filtrer la lumière à travers elle, mais pierre précieuse d'où surgit la lumière, au cœur même des ténèbres.

Cette distinction s'applique aussi, selon lui, à la parole humaine : « Il y a des hommes auxquels il est donné de prononcer les paroles d'une prière en vérité et de les prononcer de façon telle que les mots brillent comme des pierres précieuses qui trouvent leur éclat en elles-mêmes. Et il y a des hommes dont les paroles ne sont que comme une fenêtre qui n'a pas d'éclat par elle-même, qui ne fait que laisser pénétrer la lumière et qui brille par elle. » Vous faites assurément partie, cher Claude Vigée, de cette première catégorie d'êtres : ceux dont la parole éclaire par et en elle-même, d'un rayonnement qui n'est jamais apaisement superficiel, mais qui vient toucher le noyau intime de l'être. La lumière, dans votre œuvre, n'est jamais purement thématique, elle ne ressort pas d'un jeu esthétique plus ou moins gratuit, elle ne s'apparente en aucune manière non plus à un optimisme béat, mais elle surgit au contraire d'une lutte pied à pied contre toutes les tentations mortifères dont votre longue traversée d'un siècle ô combien bouleversé témoigne intimement. C'est la lumière de l'aube qui salue la victoire claudicante de Jacob, cette lumière qui ne nie pas la blessure, mais l'inscrit au contraire dans le corps d'une langue nouvelle.

« Qu'est-ce donc qui me pousse à achever coûte que coûte, puis à te donner le livre que je suis en train d'écrire ? », écrivez-vous dans *Mélancolie solaire*. « Les mots que j'y dépose à tout hasard tentent de capter, puis de réfléchir vers toi aussi l'éclat de la lumière intérieure dans un monde plein de violence et de ténèbres – une nuit qui déjà nous sauve de la nuit. » L'hébreu connaît deux termes pour désigner la lumière : *ziv* et *or*. Ces deux lumières illuminent sans conteste votre œuvre. La première, *Ziv*, ce rayonnement émanant, selon Gerschom Scholem, de la *Schechina*, la présence divine en exil dans la création, est peut-être trop aveuglante, trop écrasante, par moments, pour l'être englué dans la nuit du désespoir.

C'est cette lumière que Paul Celan entrevoit fugitivement sur la Limmat, lors de sa rencontre avec Nelly Sachs à Zurich, ou qu'il convoque dans son poème de mai 1967, *Nah im Aortenbogen* (« *Ziv, jenes Licht* »), juste avant que la face enténébrée de son histoire et de sa langue brisées ne le rattrape. L'autre face de la lumière, *or*, c'est sans doute celle qui m'a parlé en tout premier lieu au fond de ma nuit d'alors, à travers le prisme de vos mots. Comme l'évoque un *Midrash* que vous vous plaisez à citer, *or*, c'est la nature originelle de l'homme, la peau même du premier Adam avant la chute. Rappeler l'être à sa vocation première, celle d'« un grand corps de lumière / enraciné dans l'innomé », comme vous l'écrivez dans *Délivrance du souffle*, ne jamais le laisser demeurer en complaisance avec l'obscurité, lui donner à entendre le « fin murmure de la lumière », cette source ténue mais têtue qui, selon les paroles

יזכר

PASSANT SOUVIENS-TOI !

De l'importante communauté juive de Bischwiller, siège d'un rabbinat qui accompagna l'essor industriel de notre cité pendant la première moitié du XIXe siècle.

Ce bâtiment abritait, de 1959 à 2002, la synagogue reconstruite par les rescapés des années noires à la place de l'ancienne synagogue de la rue des Menuisiers détruite par des Nazis.

de Saint Jean de la Croix « coule, court, mais de nuit », tel a été alors, tel est toujours pour moi le fondement même de votre écriture.

Aujourd'hui, cher Claude Vigée, je regarde jouer mon fils, je m'émerveille de sa vie rayonnante, et je sais que le courage d'avoir alors poursuivi le chemin jusqu'à sa rencontre, je le dois, en partie tout au moins, à ces « portes éclairées », à cette lumière plus originelle que toute parole et que vos mots ont su toucher en moi, me donnant alors la force d'un sursaut vital, semblable au « rebond salvateur de Joseph hors de l'abîme de sa perdition ».

Avec toute ma reconnaissante, fidèle et affectueuse amitié,

Blandine Chapuis



Ancienne synagogue de Bischwiller, détruite par les nazis.
Carte postale numérisée par Alfred Dott.